

De la refondation du legs colonial à une topographie littéraire aux Antilles et au Maghreb dans les oeuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi

Dorsaf Keraani

Number 51, Spring 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1076517ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1076517ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (print)

1710-1158 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Keraani, D. (2021). De la refondation du legs colonial à une topographie littéraire aux Antilles et au Maghreb dans les oeuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi. *Francophonies d'Amérique*, (51), 59–85.
<https://doi.org/10.7202/1076517ar>

Article abstract

In a transcontinental perspective, this article aims to study the literary topography of the Caribbean and the Maghreb, in relation to the socio-economic and cultural paradigms that bind them. The writings of Glissant, Chamoiseau and Khatibi, inscribed in the center-peripheries taxonomy, show that francophone literary production is at the crossroads of many influences.

De la refondation du legs colonial à une topographie littéraire aux Antilles et au Maghreb dans les œuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi

Dorsaf Keraani

Université de Carthage, Tunisie

Dans les récents écrits francophones postcoloniaux, tous genres confondus, le lectorat y constate une tendance à sortir des cloisonnements locaux propres à chaque pays, particulièrement de ce que les anthropologues et les sociologues appellent les marqueurs de l'identité, en l'occurrence, l'espace territorial, la langue, la confession et la race, en faveur de ce que le sociologue allemand Max Weber nommait « le polythéisme des valeurs¹ » (Freund, 1986 : 55). Ces repères constituent à la fois un réel et symbolique substrat que donnent à lire trois écrivains : les deux Antillais, Édouard Glissant et Patrick Chamoiseau, et le Maghrébin Abdelkébir Khatibi. Dans l'ensemble de leurs œuvres littéraires, cette question scripturaire se pose en termes « transatlantique[s] » (Glissant, 1997b : 277) liant l'Europe, la Caraïbe et l'Afrique.

Le lien entre ces espaces implique la référence à des aires géographiques et à des pans historiques différents, permettant d'approcher des textes francophones d'horizons afro-américain et maghrébin, ayant en commun l'articulation du réel et du fictionnel, du particulier et de l'universel, du collectif et du subjectif, du renouveau scriptural et de l'héritage littéraire quand il est surtout repensé et relu selon de nouvelles grilles d'analyse. Au sujet du rapport de ce legs littéraire avec les œuvres de fiction postcoloniales, le critique Dominique Maingueneau se demande « si [ce rapport] est interrogé, [ou] fonctionn[e] comme un cadre silencieux » (2004 : 96) pour vérifier sa fiabilité et préserver ce qui est inhérent culturellement aux référents du texte antillais et maghrébin, parce que chaque littérature a son fondement anthropologique et son contexte

1. Ici, l'expression wébérienne « polythéisme des valeurs » est à entendre au sens de la reconnaissance de la diversité identitaire d'autrui (et de ses spécificités linguistiques, doxologiques et rituelles) par opposition au refus, voire à la négation de la pluralité et du droit à la différence.

spatiotemporel qui lui confèrent une plus-value spécifique. Les œuvres de Glissant et de Chamoiseau, issues des départements d'outre-mer français, et celles, maghrébines, de Khatibi maintiennent avec le centre, l'Hexagone, et les pays dits de la périphérie un lien considérable tout en s'inscrivant dans le *topos* littéraire postcolonial. Les notions de périphéricité, de marginalité et d'alentours, selon Glissant dans ses romans et ses ouvrages critiques, constituent des lieux communs du discours littéraire antillais et, par extension, francophone.

À y regarder de près, les littératures des marges abordent actuellement des sujets considérés auparavant comme marginaux ou bien laissés de côté au profit d'autres thèmes tels que les combats des indépendances et les spécificités autochtones, etc. En d'autres termes, la marginalité renvoie aussi bien aux espaces dits marginaux qu'aux questions perçues comme étant marginales parce qu'elles ont une dimension microlocale, quoiqu'elles soient importantes à traiter. L'ensemble de ces questions, une fois extraites des textes littéraires, sont prises en charge par les études postcoloniales et analysées sous des angles pluridisciplinaires. Force est de constater que la littérature des périphéries est en rapport avec le « centre », qui est, entre autres, le lieu de la langue de l'écriture (le français), de la réception littéraire et des consécration. Il importe d'avancer quelques remarques préliminaires concernant la relation littéraire entre le centre et la périphérie dans les études postcoloniales, appelées au tout début de leur émergence les *postcolonial studies* parce qu'elles ont vu le jour d'abord dans les pays anglophones, les anciennes colonies britanniques. En France, dans les années 1990, les études francophones commencent à paraître, notamment dans les travaux universitaires à portée analytique.

Encore faut-il rappeler que, dans le domaine des études postcoloniales, nombre de théoriciens et de penseurs tels que Edward Saïd, Frantz Fanon, Guya Spivak et Homi Bhabha ont analysé les diverses conditions de l'émergence et de la profusion des corpus littéraires postcoloniaux. Jusqu'à présent, les études francophones postcoloniales n'ont pas encore entièrement acquis leurs lettres de noblesse même si, en grande partie, elles reconduisent des thématiques communes à l'intérieur de l'espace littéraire francophone puisqu'elles se situent toutes dans la postcolonialité, la période de l'après-indépendance. Néanmoins, elles ne sont pas similaires, car diachroniquement elles ont des histoires communautaires différentes. D'autant plus que la différence de leur ancrage géographique

pose d'emblée la question du rapport au lieu puisque chaque écrivain francophone écrit depuis un lieu bien précis, constitutif de sa mémoire, soit-elle individuelle ou collective. C'est pourquoi les études littéraires postcoloniales veulent établir un cadre épistémologique afin d'analyser le rapport complexe et parfois tendu entre langue, hégémonie et territoire. La production littéraire des deux dernières décennies a montré que les écrivains francophones ne peuvent faire fi des particularités de leurs espaces. Bien plus, ils intègrent différemment ce particularisme dans leur écriture. Toujours est-il que plusieurs d'entre eux, aussi conscients qu'ils soient ou non des implications linguistiques et culturelles de leurs œuvres sur le *topos* littéraire francophone, optent pour une écriture non normée afin de récuser l'uniformisation littéraire et authentifier leurs écrits.

Dans quelle mesure l'affiliation littéraire de Khatibi, de Glissant et de Chamoiseau, dont ils se réclament, détermine, voire modifie les canons esthétiques de la littérature de langue française? Il n'en demeure pas moins évident que, pour pouvoir parler de legs comme en témoigne l'œuvre des trois écrivains, il faudrait qu'il y ait deux conditions : *a priori*, le legs se définit comme un héritage qui se transmet d'une génération à une autre, il est donc inhérent à une communauté donnée. Ainsi, il acquiert une légitimité qui lui garantit son authenticité et sa pérennité. De plus, ce legs devrait être issu de son propre territoire et de son propre contexte historique, sinon il n'a aucune valeur aux yeux de ses dépositaires. D'où parfois la réfutation de tout ce qui est étranger, voire intrus à soi, qu'il soit d'ordre linguistique, culturel ou autre. En nous référant à *Écrire en pays dominé* de Patrick Chamoiseau, à *La Lézarde* et au *quatrième siècle* de l'écrivain martiniquais Édouard Glissant et à *Amour bilingue* de Abdelkébir Khatibi, nous nous proposons d'examiner ces deux aspects du legs littéraire. Il convient, d'emblée, de souligner que la multitude et l'hybridité générique des œuvres choisies permettent, dans un premier temps, de traiter dans une large mesure des spécificités heuristiques des œuvres littéraires postcoloniales (par rapport aux œuvres françaises) ainsi que des thèmes les plus saillants à l'intérieur de la topographie littéraire des Antilles et du Maghreb, et ce, en rapport avec la terminologie du centre et de la périphérie. Dans un second temps, nous nous pencherons sur les paradigmes socioéconomiques et culturels qui régissent, voire conditionnent la production littéraire caribéenne et maghrébine, en l'occurrence, la superstructure et l'infrastructure (Glissant, 1981 : 205).

Topographie littéraire aux Antilles et au Maghreb

Avant d'analyser les caractéristiques de la «topoïétique» antillaise et maghrébine, qui, selon Michel Guérin (2008: 89), désigne la création d'un lieu où se tient tout travail créateur, un bref aperçu de l'histoire littéraire de la théorie postcoloniale, parue dans les années 1980 dans l'espace anglo-saxon et propulsée par les penseurs cités dans l'introduction, apparaît ici nécessaire. En comparaison avec les *postcolonial studies*, les études postcoloniales francophones, depuis leur émergence dans l'ouvrage *Littératures francophones et théorie postcoloniale* (Moura: 1999), n'ont pas cessé d'élargir le débat et de prouver qu'il n'y a pas une, mais des expériences postcoloniales, dont la typologie s'est établie selon des paradigmes d'études consacrées. L'analyse du développement de ce courant littéraire outre-Atlantique ainsi que de son apparition dans l'Hexagone a montré qu'il y a maints points de divergence, compte tenu des spécificités de chaque *topos* littéraire et des contextes géopolitiques.

Afin que les études postcoloniales soient reconnues scientifiquement, il a d'abord fallu établir un appareil conceptuel pour leur assurer autonomie et légitimité. On a donc emprunté une démarche scientifique que ponctuent des jalons théoriques et méthodologiques subsumés par des approches pluri et transdisciplinaires. On a ensuite procédé à un découpage des corpus littéraires francophones, car la littérature francophone n'est pas non plus homogène et, enfin, on a mis en perspective ces études, qui ont suscité tout de même des critiques. Quoiqu'elles soient en constante évolution thématique, les études littéraires postcoloniales n'exemptent pas de poser la question du rapport à l'histoire parce que, comme leur nom l'indique, elles proposent de réfléchir au lien qui existe entre deux situations, celles du colonialisme et de l'après-colonialisme. Et par conséquent, elles abordent leur relation à la tradition littéraire et culturelle occidentale et, plus précisément, européenne. Ici, il est important de distinguer «post-colonial» et «postcolonial», deux orthographes généralement confondues. Le premier terme, précédé du préfixe «post-» suivi du trait d'union, fait référence à l'époque postérieure à la période coloniale, tandis que le second, «postcolonial», désigne un passage vers des pratiques heuristiques dues aux mutations ouvrant l'espace littéraire à un après, toujours à formuler où s'opère la textualisation de l'hétérogène. Quoiqu'il en soit, l'adjectif substantivé «postcolonial» tel qu'il est conçu se réclame des travaux de Jacques Derrida et des postmodernistes. Il met

en œuvre des dispositifs d'hybridité métissante, de dualisation et de créolisation ² par le recours, essentiellement, à l'hétéroglossie et à la subversion des formes narratives afin de soulever des questions identitaire, linguistique, culturelle et sociohistorique.

Le rôle de la « perspective interpériphérique » dans le façonnement littéraire de l'œuvre postcoloniale

Bien qu'*Écrire en pays dominé* de Patrick Chamoiseau, *La Lézarde* et *Le quatrième siècle* de l'écrivain martiniquais Édouard Glissant et *Amour bilingue* d'Abdelkébir Khatibi appartiennent à des genres littéraires différents, en l'occurrence le roman, l'essai et le récit romancé, ces œuvres se font écho par les renvois intertextuels qui les traversent de bout en bout. De même, la diversité générique de ces œuvres n'est pas non plus gratuite dans la mesure où elle témoigne de la volonté de ces écrivains d'expérimenter tous les genres littéraires pour transmettre à travers leurs textes une transgénéricité à l'image de leur vocation de transmetteurs d'une parole littéraire autre, représentative de la dimension hétérotopique et hétérolinguistique de leur discours littéraire. La plurigénéricité de ces textes rime bien avec ce que Maingueneau appelle la « narration plurifocale », qui consiste en la multiplication des instances énonciatives pour déjouer la narration focale, celle à sens unique, pour que chaque personnage présente sa version des faits vécus et puisse sortir du carcan du mutisme et du mimétisme quoique cette polyphonie morcelle le récit et la parole qui la sous-tendent. Plus encore, cette énonciation polyphonique se dédouble en raison de la métatextualité à laquelle se livrent volontiers nombre d'écrivains francophones. Cette métatextualité prend pour objet de réflexion leur langue d'écriture et leur démarche scripturaire révélant une parole introspective. Cette introspection métatextuelle est importante parce qu'elle montre non seulement leurs choix esthétiques, mais indiquent aussi leurs partis pris en faveur de certains sujets, notamment

2. Il importe de préciser la définition que donne Glissant au concept de « créolisation » comme vecteur imprévisible de brassage des langues et des cultures : « [L]a créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments » (1997 : 37).

l'identité, la relation avec l'ancienne puissance coloniale, le tiraillement entre le legs colonial et le legs ancestral, vacillant à son tour entre (ré)/conciliation et rejet. S'y perçoit également les créations lexicales à même d'exprimer ce qui correspond à la réalité locale de ces auteurs, et qui vont de pair avec la portée métadiscursive de leurs écrits faisant la part belle à l'intertextualité. En effet, Chamoiseau avoue l'ascendant de Glissant sur son œuvre et le considère comme son prédécesseur tout en citant et en explicitant les titres de ses romans en ces termes :

C'est Glissant qui allait m'ouvrir la barrière de corail. J'avais lu *Malmort* une première fois. Glissant avait publié ce roman aux Éditions du Seuil, en 1975. J'avais aussi lu ses précédents romans, *La Lézarde* et *Le Quatrième siècle*. *La Lézarde* était un minéral compact, un poème-terre-paysage qui m'avait opposé les mystères de sa beauté. J'avais été ému par *Le Quatrième siècle* (...). *Malmort*, par contre, m'avait dérouté, et même débouté. (1997 : 87)

Chamoiseau évoque aussi Khatibi : « De Abdelkébir Khatibi : Contre l'«identité et la différence folles», méfie-toi des ivresses dans ta propre parole et de l'effacement lent dans la parole des autres – va bi-langue, ta vie en constante traduction [...] » (1997 : 330).

Le lectorat y trouve des références et des citations de plusieurs écrivains classiques et modernes envers lesquels Chamoiseau se sent redevable parce qu'ils ont nourri son imaginaire et son écriture. Il partage non seulement avec eux une affinité littéraire, mais également un engagement intellectuel légué à travers une lignée transgénérationnelle d'écrivains de tous bords, contribuant, chacun à sa manière, à constituer et à « relayer » (Glissant, 1990 : 187) ce que Chamoiseau nomme « la sentimenthèque » (1997 : 25), sorte de fonds patrimonial des diverses voix/es singulières en littérature. Outre les Caribéens et les Békés, notamment Saint-John Perse, les écrivains de la Négritude comme Aimé Césaire et Léopold Sédar Senghor, il y a l'évocation des écrivains maghrébins comme Kateb Yacine et ceux de l'Amérique du Nord, de l'Amérique latine, de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, qui tous, se croisent en un dialogue littéraire sur soi et l'Autre, supposant la connaissance de la littérature du centre et celle des périphéries. Dans *Écrire en pays dominé*, récit-témoignage entre l'autobiographie et l'essai, Chamoiseau se fait le chantre de la mise en contact « rhizomatique »³, pour reprendre ainsi un terme récurrent chez

3. Il importe de préciser qu'à la suite de Deleuze, Glissant a développé le terme « rhizomatique ».

Glissant, des différentes littératures du monde puisqu'il fait référence aussi à des écrivains lusophones, anglophones et hispanophones ainsi qu'à des écrivains orientaux, léguant tous leurs apports au patrimoine littéraire mondial.

Selon la théorie des champs du sociologue Pierre Bourdieu, en raison de son statut culturel, l'écrivain est prédisposé à adopter des partis pris qui lui permettent de sortir des sentiers déjà tracés et de ne pas demeurer prisonnier de l'héritage de ses prédécesseurs. Il est en mesure en tant qu'écrivain confirmé d'être connu à l'échelle mondiale, de se forger des modalités de canonisation littéraire en l'absence d'un champ littéraire autonome à proprement parler dans les périphéries, car majoritairement les œuvres canonisées sont « plus topiques que paratopiques », selon Maingueneau (2004 : 96). Nombre d'œuvres francophones post-coloniales font « du colonialisme le marqueur déterminant de l'histoire », selon Moura (1999 : 4). Or l'histoire des périphéries est à appréhender à la fois dans sa continuité et dans ses modifications, en l'occurrence, d'après ses trois phases : pré-coloniale, coloniale et post-coloniale. D'où la mise en intrigue de l'histoire et de la fiction dans *Amour bilingue* et *Le quatrième siècle* dont la construction narrative se refuse à la chronologie et à la structure diégétique linéaire. Et où aussi l'H/histoire est hybride parce qu'elle provient de maintes sources et instances mémorielles, débouchant en quelque sorte sur un « documentaire fictionnel ». Ainsi, le roman et l'essai deviennent-ils des lieux où se conjuguent diverses modalités narratives et stratégies discursives par lesquelles la temporalité et les voix se chevauchent, en réaction au culturocentrisme, qui se déjoue pour « décoloniser » les imaginaires et saisir les frictions historiques et identitaires. L'écriture devient ainsi un acte autoconstructif pour l'écrivain francophone qui cherche à mieux analyser sa situation à mi-chemin entre le centre et la périphérie tout en investissant le legs colonial et sa propre culture autochtone dans des récits autobiographiques et autofictionnels. En ce sens, Chamoiseau décrit, à la première personne du singulier, les maux d'une blessure qui le ronge, mais qui se révèle une force motrice de son écriture : « L'écriture avait surgi au fond d'une blessure que j'ignorais encore » (1997 : 56).

Source d'une identité littéraire, la classification des œuvres littéraires en fonction de leur lieu d'écriture semble tergiverser entre la désuétude et le renouveau, renvoyant à la fois à la question topique, aux normes

heuristiques léguées et à l'*ethos* auctorial, relatifs à chaque écrivain. À ce titre, le projet scriptural de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi se veut, entre autres, une destitution de cette hiérarchisation de la littérature, qu'elle soit « dominante » ou « dominée » ou encore « majeure » ou « mineure », et ce, en faveur de ce que Glissant appelle « la poétique de la Relation » (1990) entre l'hexagonal et le périphérique, transformant toute force déracinante en une dynamique relationnelle, en une « racine étalée ». Cette expansion qu'entendait Glissant se heurtait à énormément d'entraves pour des raisons objectives et réelles touchant essentiellement au « sous-développement [...] dû principalement à des caractéristiques internes aux pays pauvres » (Moura, 1992 : 80), puisque « l'événement historique de la décolonisation » (*ibid.* : 35) ne saurait à lui seul être l'unique facteur du développement et du progrès des sociétés postcoloniales.

La mise en place d'un ensemble de structures édifcatrices d'un socle culturoéducatif et socioéconomique à même de dépasser le seuil de l'indigence et du retard est l'un des principaux paliers vers cette passerelle étalée que vise Glissant. Ainsi, Glissant et Chamoiseau « créolisent » la littérature et Khatibi la « maghrébanise » tout en situant leurs textes dans leurs propres territoires et en les innervant d'interférences plurielles. Une telle parole plurielle revendiquée par Chamoiseau l'amène à confirmer qu'« il [lui] fallait tenter l'essai contre les réductions, l'inspiration à pleine poitrine contre le rentré des postures caves, le multipliant contre les amputations, les quatre-chemins ventés contre les clos-raidis. Il fallait [se] soustraire à l'Unicité par la liesse du Divers où toutes les langues [lui] sont offertes » (1997 : 283).

Par-delà une vision étriquée, voire déterministe d'une topographie littéraire régie par le duo dominant-dominé, les trois écrivains développent une conception du lectorat et de la littérature fondée sur un rapport interculturel. On pourrait dès lors s'interroger sur les motifs et la méthode de ces trois écrivains, qui semblent devoir beaucoup à la géographie et à l'histoire de leurs pays dans la restauration de cette nouvelle littérature de « l'entre-deux ». Ce qui meut ce territoire littéraire dichotomique est la volonté de dépasser les fractures communautaires, fragilisées toutes par la contingence stérilisante des *a priori* et de la monoculture, auxquelles sont subordonnés les protagonistes de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi. C'est en ce sens que Thaël, le héros de *La Lézarde*, mène en compagnie de ses amis un combat ardu contre la confiscation des terres de leur ville

natale, appelée Lambrienne. Il a fait échouer cette manœuvre parce qu'il est convaincu qu'« une histoire vaut par ce qu'elle apprend, et par ce qu'elle fait connaître, les pays, les autres choses différemment arrangées, et puis la couleur de la terre natale [...] et [que] tout homme est créé pour dire la vérité de sa terre, et il en est pour la dire avec des mots » (1997a : 108-109). Cette entreprise de brisure n'a pas abouti parce que Lambrienne est d'ores et déjà unifiée et soudée par un ensemble d'éléments fédérateurs. Non moins doté de cet élan rebelle, le personnage principal du récit *Amour bilingue* est décrit en quête constante de ses repères identitaires pour dépasser ses blessures causées jadis par la colonisation et, plus tard, par la société qui lui a imposé ses normes contraignantes. Son aspiration à l'émancipation fait de lui un auteur-narrateur errant d'une terre à une autre et d'un idiome à un autre ; mieux encore, il s'érige en un passeur de mots entre le centre et la périphérie, ce que Chamoiseau définit comme le « Marqueur de paroles » (1997 : 283) et que Glissant présente comme un traceur de pistes de pensée.

Quel que soit l'apport de l'héritage culturel occidental sur les littératures francophones et, plus précisément, les littératures antillaise et maghrébine, celles-ci sont imprégnées d'un imaginaire à caractère local, englobant le particulier dans le général et vice versa. Toutefois, les spécificités ethniques et linguistiques d'une communauté donnée ne sont pas exemptes d'un changement, voire d'un décentrement au cours de leur histoire. Dans ce sens, le legs d'une communauté, fût-ce autour de plusieurs dénominateurs communs, en particulier la langue et les valeurs axiologiques communes, s'insinue dans la prolifération de la diversité culturelle par le « ferment d'ailleurs » (Glissant, 1997b : 168), appelé aussi dans *La Lézarde* « le ferment universel » (1997a : 55). Cette opération ne peut pas se passer de deux instances qui ont marqué les espaces sociolinguistiques antillais et maghrébin : la topique de la naissance et celle de l'exode ou encore de la diaspora. Entre ces deux instances, tout un réseau thématique de contrastes se tisse, notamment l'oubli et la mémoire, l'enracinement et le désancrage encodant les œuvres de Chamoiseau, de Glissant et de Khatibi autant stylistiquement qu'idéellement.

La constellation d'images qui structure les œuvres des trois écrivains se déploie sur une double valence, à savoir l'endogène et son opposé, l'exogène. Le premier axe contient tout ce qui est relatif à « l'univers de croyances » de l'homme depuis sa naissance jusqu'à sa mort, alors que le

second est celui de la force de la négation, de la mise à distance, voire de la mise en question de son héritage socioculturel, y compris celui de la colonisation. Dans ce sens, l'écriture de Glissant, de Khatibi et de Chamoiseau est à la lisière de ces deux axes, avec pour différence la reterritorialisation des Afro-Antillais sur les terres archipéliques caribéennes après leur diaspora. Il n'en reste pas moins que la déterritorialisation a nécessité la récupération des éléments fondateurs de leurs origines afin d'établir des ponts entre la terre ancestrale et la terre nouvelle. Ce retour aux sources incombe aux écrivains et aux artistes des Caraïbes qui ont donné à voir dans leurs œuvres de création la restitution de leurs legs ancestraux afin de les sauver des aléas de l'oubli et de la perte. Quant aux Maghrébins, il n'est pas non plus question de flux diasporiques à la suite d'une déterritorialisation, mais plutôt d'immigration vers le centre.

Dans tous les cas, les départs et les arrivées ne sont pas pareils, mais générateurs d'une nouvelle origine vécue et appréhendée différemment et dont rendent compte surtout les thèmes de l'intégration, de l'identité double et de l'écueil de l'aliénation. Car la véritable gageure des membres de la diaspora et des immigrés consiste à passer d'une aire connue à une autre inconnue sans se heurter aux palissades de l'exclusion et du reniement de soi. Sans exclure l'hypothèse d'un hiatus à combler à cause du manque produit par une origine fracturée, particulièrement pour les Antillais, Glissant et Chamoiseau appellent à outrepasser la diffraction pour passer librement de l'exogène à l'endogène et légitimer la présence allogène sur une nouvelle terre. C'est pourquoi dans *Le quatrième siècle*, l'un des personnages auquel Glissant assigne le rôle du conteur, papa Longoué, demande aux générations à venir de « saluer la terre nouvelle et [de] glorifier l'ancienne, la perdue » (1997b : 38).

Il est à noter que le sens du duo endogène-exogène dans les écrits des trois auteurs a partie liée avec les mots « dé-sémantisation », « dé-composition » et « dé-liaison », composés lexicalement du préfixe à connotation privative, voire négative « dé » et des substantifs « sémantisation, composition et liaison », entérinant tous que la signification des lexèmes qui charrient la mouvance identitaire n'est pas figée ou du moins fixe à jamais, que les signifiés sont mobiles à l'image de la mobilité et de la dynamique migratoire et diasporique. Mais en raison du travail de sape entrepris par le changement de vision univoque en vision plurivoque, le lecteur, qu'il soit antillais ou maghrébin, se « dé-lie » des idées reçues et de la doxa. Et

ce, non pas, bien entendu, pour « dénaturer » (Glissant, 1997b : 260) son versant endogène ou « dé-générer » (1997b : 242) ses référents culturels, mais pour faire comprendre aux membres de la diaspora que leur « pays : réalité arrachée du passé, mais aussi, passé déterré du réel » (1997b : 322) est lié à l'acte de « recommencer : la quête, le choix, la maison à bâtir, la vie à ordonner » (1997b : 327). Dans les romans glissantiens, les personnages sont constamment en butte au passé enfoui renvoyant au premier déporté afro-caribéen comme le signale Mycée, l'un des personnages féminins dans *La Lézarde* : « [...] les Africains nos pères » (1997a : 235), dit-elle.

Revisiter les deux pôles (endogène et exogène) ne signifie pas sombrer dans la « dé-liaison » (Khatibi, 1983 : 42) ou bien opter pour le déni de son legs et de sa topique originelle, mais plutôt destituer le tautologique et les sens clichés afin de s'éloigner du galvaudé et du répétitif. À ce propos, Durand pense que « [l]a notion de "topique" [...], dans un lieu ponctuel, constate une "épaisseur", un "système" de tensions ou d'antagonismes. Même en coupe mince, le capital d'imaginaire d'un instantané socioculturel apparaît comme complexe, pluriel et systémique » (1996 : 157).

Vers une topique transculturelle

Les trois écrivains dans leurs œuvres susmentionnées ne dissimulent pas leur dessein de transcender les contours de l'espace interculturel pour accéder à un espace plus vaste, celui du « translittéraire » où la transmission est de mise. Là encore, un autre préfixe s'impose *de facto* parce qu'il favorise la jonction, voire la ligature lexicale, le legs étant l'un des dérivés lexicaux du terme « ligature/lien », entre les divers espaces littéraires pour que ce legs littéraire soit transmissible. Y abondent alors, chez les écrivains des périphéries, des vocables qui se rapportent à cette entreprise de transmission tels que *transfert* et *transculturel*. C'est justement vers « la multi-trans-culturalité, le multi-trans-linguisme » (Chamoiseau, 1997 : 293) que cherche à nous transporter l'écriture des auteurs francophones conscients d'excéder une sorte de sclérose langagière en s'appropriant la langue de l'Autre. Cette appropriation n'est pas sans altération linguistique. Effectivement, l'usage que réservent les auteurs d'expression française à la langue réside actuellement au cœur des débats sur les jeux multiples entre mono, bi et plurilingue. La langue française mâtinée

de créole, d'arabe et de berbère dans les œuvres littéraires francophones des périphéries antillaise et maghrébine s'ouvre au translinguisme qui la fait sortir de l'orbite du binarisme : langue immaculée et langue impure, langue française et langue régionale, langue-entité et langue émietlée ou encore fissurée. Les écrits littéraires et critiques de Khatibi illustrent bien cette dualité langagière puisque ses personnages sont pris dans les rets de deux langues qui ne les ont pas laissés indemnes. Le concept de « la bi-langue » (Khatibi, 1983 : 75) émousse leurs tiraillements entre la langue de leur terreau originel et la langue du colonisateur en une sorte de zone langagière intermédiaire. Cette appropriation langagière leur a ouvert la voie de l'inter- et du transculturel parce qu'à travers ces deux langues les œuvres khatibiennes ont voyagé au-delà des frontières arabes et francophones, en Suède (*Un été à Stockholm*), au Japon (*Ombres japonaises*) et un peu partout dans le monde. C'est ce qu'illustre son expression « l'étranger professionnel » qu'il assume pleinement puisqu'il l'a mise réellement en pratique en sillonnant le monde. Dès lors, écriture et pratique de l'extranéité propulsent davantage son appel au décloisonnement des divers imaginaires : « [L]écriture ne me préoccupe maintenant que comme un exercice d'altérité cosmopolite, capable de parcourir les différences » (1987 : 211), précise-t-il.

Au regard de ce qui a précédé, on constate que la confluence linguistique en littérature francophone revêt plusieurs formes et appellations : une mise en incorporation, une langue en incorpore une autre ; une intégration d'expressions et de mots étrangers au texte français vu leur substance phonique et sémantique enrichissante ; la coprésence de deux langues dont l'une habite l'autre en filigrane et une alternance codique dont l'auteur ne peut pas se passer dans son récit. Ce qui en résulte en tout cas est ce brassage incorporateur, à des degrés divers, des langues, qui pourrait être lu par certains soit comme le ressort d'une « dissidence esthétique » (Casanova, 1999 : 186), soit comme une nécessité émanant d'une réalité sociolinguistique de plus en plus repérable dans les littératures francophones. Ces littératures, qui ont vu le jour d'abord dans des terreaux locaux avec les premières générations d'écrivains durant la période coloniale et ensuite à l'étranger avec une nouvelle génération d'écrivains postcoloniaux, font partie du canevas translittéraire au sens de transnational. Ainsi déroger aux règles de la langue ne constitue pas une fin en soi, mais répond au besoin d'appropriation son discours littéraire au lectorat indigène parce que l'écrit, bien qu'il soulève des questions

universelles, demeure tributaire de son ancrage territorial et culturel. Et Chamoiseau de résumer cette démarche de stylisation et d'ouverture à la francosphère irriguée de toutes les origines dans les phrases suivantes :

L'Écrire ouvert, [...] c'est l'Écrire-langages, mener en sa langue l'émoi des autres langues et de leurs possibles-impossibles contacts, supputer ces adhérences qui distinguent, ces rejets qui fécondent, ces gemmations inattendues d'où le chant peut s'élever, la merveille des significations qui convergent, s'étagent, dans des mots inconnus, ce chaos dont l'alphabet submerge notre entendement mais connive en belle aise avec l'imaginaire. (1997 : 294)

Propice à une forme d'alchimie langagière, la langue qu'utilise l'écrivain francophone se prête à la réinvention, au réagencement et à la création d'ordre idiolectal. Soumise à la loi de l'évolution, une langue qui se veut vivante s'enrichit au contact des autres langues, même si les codes régulateurs de son emploi se voient parfois subvertis en vertu du faire poétique, autrement dit, créateur. Subvertir les canons scripturaux pour mieux refléter la diversité et la spécificité de chaque espace littéraire, loin des idées stéréotypées et calquées sur une vision exotique héritée depuis si longtemps, est devenu un trait distinctif décelable dans presque toute la production littéraire francophone. Force est donc de déduire que la littérature postcoloniale est post-exotique. Abstraction faite des répercussions et des enjeux linguisticoculturels d'une telle altération, celle-ci a donné lieu à de nombreux termes innovants et expressifs ayant lexicalement une valeur ajoutée et un apport particulier à la langue française.

Une telle écriture ouverte à l'hétérogénéité linguistique suppose l'entrecroisement de plusieurs imaginaires, *a priori* différents et distants géographiquement. C'est dans ce sens que de nombreux critiques s'attellent à étudier l'imaginaire postcolonial, qui est censé transcender les scissions d'autrefois pour faire valoir la part anthropogéographique des œuvres littéraires francophones, et à faire également état des problématiques récentes à la lumière de ce que traversent à présent les littératures dans le monde, notamment celles qui se penchent sur les abysses inexplorés des diverses expériences humaines et les nombreuses mutations que connaissent leur société. La vocation multiple de ces littératures est axée surtout sur les aspects cognitif, testimonial, initiatique, cathartique et même ethnographique, auxquels s'ajoute une veine historiographique pour remédier aux failles de l'Histoire. Cet espace translittéraire ne peut être conçu en délaissant ce qui le sédimente. Concevoir littérairement un

tel espace, c'est reconnaître que la littérature est transfrontalière, difficile à confiner dans des amarrages limitrophes.

C'est une littérature transmigrante selon Khatibi, qui a proposé la dénomination de «textualité nomade» (Khatibi, 1993: 31) dans son ouvrage *Penser le Maghreb*. À force d'être écrit, lu et saisi dans plusieurs espaces métropolitains et périphériques, le texte finit par être un trans-texte, cette transtextualité trouvant sa justification dans la formule glissantienne «[t]out alentour, l'idée se relaie» (Glissant, 1990: 58). C'est dire que le texte devient une dissémination «reliante» là où elle émigre. Ce nomadisme littéraire se nourrit des lisières et des clivages culturels ainsi que des questionnements incessants de la mémoire, de soi et de l'Autre en vue de mieux se connaître et d'appréhender l'acte d'écrire comme une mise à l'épreuve de son aptitude à s'ouvrir à cet espace transculturel jalonné d'une verve critique si présente dans les œuvres des trois écrivains.

De toute évidence, faire coexister le récurrent et le différentiel n'est pas une tâche des plus faciles dans un espace marqué, voire «ritualisé» par ce que Deleuze appelle «des prédicats anthropologiques» (1968: 33) qui façonnent les contours définitoires de la représentation du monde, de quelque manière que celle-ci soit conçue au Nord et au Sud. Il s'ensuit qu'à l'horizon relativement mouvant d'un centre qu'affectent les changements à l'ère de la mondialisation et d'alentours enclins toujours aux transformations, les deux *topoi* s'influencent mutuellement. Cette influence fait penser à ce que le comparatiste Ottmar Ette nomme «les littératures sans domicile fixe» parce que ses démiurges changent de destination et donc de domicile. Sans doute y a-t-il des constantes autant que des variantes entre ces deux paires de lieux (centre et périphérie, local et étranger) dont la production littéraire postcoloniale en constitue en quelque sorte un inventaire, comme l'indique Moura: «[...] Mais la critique postcoloniale peut aider à dégager une homogénéité d'inspiration et de style en dessinant un espace commun à certaines littératures francophones comme, du reste, à d'autres littératures europhones» (1999: 2-3).

L'écrit «désaxé» (Khatibi, 1983: 42), c'est-à-dire décentré de la langue et de la culture centripètes, crée des écarts culturels et linguistiques parce que le style d'écriture de certains écrivains exerce une influence sur la forme et la valeur du message. C'est pour cela que plusieurs œuvres littéraires antillaises et maghrébines se placent sous le signe du décentrement.

Les littératures francophones se rangent dans ce décentrage heuristique, d'une part, en recourant à la diglossie et au néologisme et, d'autre part, en abordant certaines questions comme l'exode vers les pays d'Europe et des Amériques. La situation socioculturelle des auteurs de ce genre d'œuvres est au diapason du décentrage et de l'ancrage, du continental et de l'intercontinental dont parle Khatibi: « Cours, cours à travers le monde, poursuis ton destin intercontinental! », écrit-il (1983: 77).

L'écriture glissantienne, chamoisienne et khatibienne véhicule un dire décentré de « l'habitus », du conventionnel traitant de l'acculturation, des dérives des « identités ou réalités désincarnées » (Glissant 1997b: 280) et du rapport entre récit factuel et récit fictionnel. Dans *Amour bilingue*, Khatibi annonce explicitement son aspiration à une « pensée-autre » (1983: 122), qui rompt avec le préétabli et se démarque des schémas narratifs hérités de ses prédécesseurs. Plus encore, l'exil dans certaines de ses œuvres acquiert une acception métaphorique et devient une vie seconde fondée sur l'imagerie du dehors, une sorte de sur-vie menée en parallèle avec la vraie vie pour conjurer les marasmes de la fixité. Cette vie bipolaire n'a rien de périlleux parce que même en psychologie on parle de zones de transitionnalité entre « une face interne et une face externe, c'est-à-dire [une] interface permettant la distinction du dehors et du dedans » (Anzieu, 1995: 58). Évidemment, comme l'attestent ses œuvres, Khatibi écrit depuis ces interfaces: maghrébine, méditerranéenne, arabe, nord-africaine et européenne. Toutes ces dimensions polaires qu'il explore pétrissent son écriture. Car seule la transculturalité garantit à ses écrits la transtextualité parce qu'elle convoque la différence comme condition *sine qua non* pour innover et dire le monde en passe de permanentes transmutations.

Quoique la relation avec le centre métropolitain soit imparable, elle est parfois à l'origine d'une étrange expérience, celle d'un premier exil intérieur, selon Khatibi. De même, cette expérience est vécue par Glissant, dont le trajet existentiel suggère ce va-et-vient entre « l'ici hexagonal » et « l'ailleurs antillais ». Car le fait d'être né aux Antilles, qui constituent *grosso modo* la toile de fond de ses romans, permet d'emblée de situer ses écrits littéraires dans un rapport de distanciation géographique avec le centre, source de la langue de son œuvre. Bien que les événements et les actions majeures des protagonistes dans les romans glissantiens aient lieu dans des cadres spatiotemporels et des paysages caribéens, la métropole

reste quasiment présente pour rappeler le lien à la fois concret et symbolique, tendu et subtil entre le centre et la périphérie.

Il est à noter que l'exil, chez Glissant, Chamoiseau et Khatibi, semble être double, effectif et fictif, en raison de la fictionnalisation de maintes trajectoires individuelles et collectives, et vécu comme une béance: c'est d'abord un exil dans l'Histoire déchiquetée, principalement, par la conquête/la colonisation et la diaspora. Puis un exil dans la francité, la langue de l'Autre, devenue par la suite leur langue de prédilection. Pour Khatibi, la question identitaire est posée aussi bien dans ses œuvres de fiction que dans ses ouvrages critiques. Elle transparait dans la description de ses personnages en prise avec l'idée du binarisme qui structure ses écrits: réel et onirisme, mémoire et amnésie, moi et Autre, langue maternelle (l'arabe) et langue étrangère (le français), sédentarité et nomadisme, idem et pluriel, tradition et modernité, lucidité et égarement, et bien d'autres dualités que l'on trouve surtout dans *Amour bilingue*. Dans ce récit, le personnage principal dont l'identité est ambiguë, voire opaque parce qu'elle est double, se présente tantôt comme un être androgyne, tantôt comme une personne anonyme (il/elle), tantôt comme une langue anthropomorphisée. Cette crise de la représentation du personnage central dans les récits postcoloniaux déroutent le lecteur et l'incite à repenser l'histoire d'un personnage bilingue fluctuant, constamment entre deux espaces et deux langues différentes. De tels personnages en perpétuelle quête de soi, se sentant d'un côté aliénés et d'un autre revigorés, se livrent à l'errance au gré d'espaces interstitiels, ceux des dyades linguistiques et existentielles que donne à voir l'écriture autoréférentielle de Khatibi dont le français, sa langue d'écriture, est subsumé par la diglossie que représente autant l'arabe littéraire (dit aussi savant) que l'insertion de mots en arabe dialectal; ses « mots maternels » (1983: 58) interfèrent avec les mots étrangers. Cette situation d'insertion exogène influe substantiellement sur la syntagmatique des récits khatibiens tracés par des personnages qui ne cessent de s'interroger sur leur situation d'exilés, d'émigrés et d'errants dans les chemins sinusoïdaux des villes fréquentées.

Cette question de l'exil est posée avec plus d'acuité dans la littérature antillaise. Elle rend problématique le rapport à la mémoire, aux « deux paysages » (Glissant, 1997b: 84), africain et antillais, et à la double origine: l'africanité, l'antillanité/la créolité, auxquels s'ajoute la double image du marron et de l'esclave dépeints dans *Le quatrième siècle*. Ces

deux personnages antagonistes représentent deux lignées familiales opposées et donc deux périples identitaires caractérisés par les clivages suivants : émancipation et aliénation, terre et mer, errance et atavisme, parole et silence, aïeul et bisaïeul (1997b : 86), oralité et écriture. Cette opposition est renforcée par une onomastique qui a une portée significative, surtout les noms « Liberté », « Apostrophe » et « Longoué », ce dernier désignant un long cri retentissant dans le silence : « Il poussa un cri énorme [...], un “oué” sans limites qui répercuta en échos [...] » (1997b : 168). Ces noms attribués aux personnages résonnent comme des points d’ancrage contre l’oubli et l’exil.

De surcroît, le choix du paysage insulaire, où l’ensemble des îles constitutives des archipels caribéens renvoie à l’image du personnage solitaire, exilé sur une île, coupé de ses origines et déterminé à restituer aussi bien la chaîne généalogique de ses aïeuls que les maillons de son histoire communautaire pour sortir de son isolement dans l’île, est manifeste dans la littérature antillaise. Cette restitution s’opère littérairement par l’adoption d’une stratégie narrative non linéaire, bifurquée à l’image de la bifurcation des itinéraires de la ville de Lambrianne dans *La Lézarde* et des dédales menant aux mangroves et aux mornes dans *Le quatrième siècle*. Dans ce roman, l’absence d’un *leitmotiv* chronologique sur lequel repose les événements racontés est voulue pour rendre compte des entremêlements des histoires imbriquées et relayées par une double instance énonciative contradictoire, celle de deux protagonistes tout à fait différents, mais dont le plus jeune est « considéré comme l’héritier ou le continueur » (1997b : 284) de toute la communauté. Ce jeune, appelé Mathieu Béluse, est assoiffé d’histoire, il ne cesse de questionner son vieil interlocuteur Papa Longoué dans un dialogue intergénérationnel sur l’histoire de leur contrée et de leur passé commun au point que l’auteur au milieu du roman intervertit leurs rôles respectifs en les désignant par « l’enfant vieillard [et] le vieillard enfant » (1997b : 244). L’enfant, héritier des Béluse, aspirait à un héritage vrai, qu’il apprend à connaître de façon méthodique à l’encontre des bribes de réminiscences éparpillées et incertaines que raconte d’une façon intermittente le vieux. En misant sur le jeune Mathieu, Glissant cherche à assurer, même littérairement dans ses œuvres, un relais transgénérationnel à sa communauté.

Au fur et à mesure, chez Glissant, la quête identitaire se mue en une enquête sur les origines que mènent ses personnages, motivés par

un double acte, celui d'amarrer et d'arrimer deux départs et deux arrivées, ce qu'indique cette phrase chiasmatisée: «[...] suivre un arrivage d'un départ, un départ d'une arrivée [...] pour amarrer le grain de terre au grain de terre» (1997b: 330), pour mettre fin à leur exil intérieur dans une langue romanesque métissée de termes créoles, de «langues africaines» (1997b: 246) et du rythme du «tam-tam» (1997b: 249). Par le truchement de l'image métropole/alentour, le lecteur suit la consternation et l'évolution des personnages chamoisiens, glissantiens et khatibiens dont les trajets, bien que divergents, partent d'un même noyau spatial (les grandes villes antillaises et nord-africaines) et trament un faisceau relationnel entre les lieux. La fréquentation des divers endroits amenuise le péril d'être happé dans une stérile monotonie et minimise les retombées d'une vision unilatérale et totalisante du monde.

À bien des égards, en passant du centre à la périphérie et inversement, l'écriture ne cherche pas à homogénéiser les idées, mais à révéler l'inédit et le divers. De là émerge l'idée que n'être point semblable à l'Autre ne signifie pas ne pas participer d'un même espace, qui n'est pas forcément territorial, mais langagier et symbolique. La Cité, espace métropolitain vers lequel convergent les personnages de *La Lézarde*, du *quatrième siècle* et d'*Amour bilingue*, est perçue par les protagonistes comme un lieu symbolicopolitique autour duquel il y a partage et adhérence aux mêmes valeurs communes, mais décrit en même temps comme un lieu de différends et de divisions entre toutes ses parties prenantes. C'est vers ce centre urbain que s'acheminent les personnages de Khatibi, portés par leurs angoisses et leurs espérances. Il faudrait y voir les signes de l'attachement personnel au lieu et à l'histoire collective, «le temps désormais noué à la terre» (1997b: 322), précise Glissant. Dans les romans glissantiens, la ville est saisie différemment par les personnages. Dans *La Lézarde*, c'est le symbole de l'hégémonie du «Centre» (1997a: 36), tandis que, dans *Le quatrième siècle*, la métropole est définie en ces termes: «[L]a ville était le sanctuaire de la parole, du geste, du combat» (1997b: 278). Il arrive aux personnages de la métamorphoser parfois en un lieu fantasmé: «[...] la ville qu'ils cherchaient, c'était le nuage tassé derrière la ligne de mer et qui jamais ne venait de ce côté remplir le ciel net» (1997b: 276).

Moura présente l'espace citadin, dans la plupart des romans francophones, comme un lieu hybride où se concentrent les contrastes et les songes individuels et collectifs:

La ville [...] prise entre la pauvreté accablante de la plupart des quartiers et les parties occidentalises où se concentrent puissance et richesse, sa représentation dessine un espace d'opulence et de pouvoir et un espace de soumission qui sont chacun victimes de maux spécifiques [...]. Le clivage espace de pouvoir/ espace de soumission, observé dans la représentation de la ville, est repris à l'échelle du pays. (1992: 183-184)

Étant donné que les personnages, qui représentent les idées et les positions des écrivains, ne sont pas coupés de leurs espaces sociétaux et intimes (villes, mornes, bourgs, foyers, îles, mers, déserts), ils trouvent dans l'espace textuel qui recèle leurs minihistoires le reflet de ce miroitement. Ce faisant, Glissant et Khatibi, philosophe et sociologue de formation, n'ont pas pour objectif de laisser le lecteur appréhender leurs œuvres uniquement à partir d'éléments autobiographiques. Ils se réfèrent à d'autres composantes socioculturelles et historiques pour étayer leurs réflexions respectives.

La superstructure et l'infrastructure dans les œuvres étudiées

Les rapports entre auteur, écriture et univers social s'insinuent dans une perspective mouvante. Loin d'avoir des visées déterministes ou simplificatrices, l'approche sociocritique s'emploie à savoir en quoi et dans quelle mesure l'œuvre littéraire est une réalité complexe. Il en résulte que l'œuvre littéraire repose sur le binôme texte et extratexte ou encore sur le littéraire et l'extralittéraire, entretenant une relation de réciprocité parce que, d'une part, l'individuel est irréductible au collectif et que, d'autre part, le social agit sur l'individuel. Une pareille interaction instaure des choix méthodologiques sur le plan de la forme textuelle adoptée par l'écrivain ainsi que dans les sujets traités. En ce qui concerne cette relation entre le contexte socioculturel de l'écrivain et sa pratique littéraire, Maingueneau affirme que « [t]out écrivain nourrit son œuvre du caractère radicalement problématique de sa propre appartenance au champ littéraire et à sa société » (1993: 27).

Bien au-delà de leur acception topographique conforme à l'usage souvent « catégoriel » qu'il en est fait, les concepts de centre et de périphérie permettent de définir la valeur de l'œuvre littéraire étudiée dans une configuration socioculturelle bien précise. Une telle configuration est multipolaire, c'est-à-dire qu'il y a plusieurs « périphéries » liées au centre. À ce titre, la littérature maghrébine d'expression française est, à son tour,

répartie en littérature beur, littérature de l'immigration et aussi littérature franco-berbère. À propos de la dénomination «périphérique» qui, en vérité, ne diminue en rien la valeur littéraire des œuvres en question, Deleuze et Guattari avancent qu'une littérature mineure est le produit «d'un groupe minoritaire», parlant une langue dominée par ses propres locuteurs considérés comme influents et puissants, voulant prouver son autonomie et son aptitude à s'exprimer dans la langue du dominant. Toutefois, les écrivains antillais et maghrébins ne partagent pas tous les mêmes visions et les mêmes convictions sur cette question. Aux Antilles et au Maghreb postcoloniaux, l'appropriation de la langue de l'ancien colonisateur sert, selon la célèbre formule de Kateb Yacine, de «butin de guerre» et constitue aujourd'hui encore un motif de narration et un outil d'expression pour nombre d'auteurs afin de sortir de la délinéation dialectique dominant/dominé et de soulever des sujets nouveaux liés à leur vécu et à l'actualité.

Les œuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi semblent être vouées à une classification thématique, celle d'une littérature du militantisme, de la quête identitaire et de l'altérité. S'y ajoutent les tergiversations quant à leur appartenance aux microlittératures des minorités ethniques corrélées à une macrolittérature du centre. Dans le sillage des études postcoloniales, plusieurs écrivains, penseurs et critiques ont tenté d'expliquer ce lien littéraire entre centre et périphéries sous l'angle de la subordination et/ou de l'interrelation, de la dépendance et/ou de la corrélation. Car l'appellation de microlittératures n'a rien à voir avec la littérarité ou la qualité des textes, mais plutôt avec le pôle géographique et la différence esthétique et thématique de ces littératures. Cette répartition dénote surtout leur extraterritorialité par rapport au centre. Quel que soit le degré de poéticité des œuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi, elles donnent à voir les valeurs et les idées tendant à désenclaver la littérature de toute borne restrictive. En s'interrogeant sur les représentations sociales assignées à la littérature aussi bien au Sud qu'au Nord, Angenot (2013) «anthropomorphise» la littérature et établit avec elle un dialogue portant sur sa praxis, c'est-à-dire son champ d'action et ses lignes de force organisatrices et même réformatrices des fentes sociales. Il en découle que le lien de «la superstructure» de la société, formée d'institutions politiques, culturelles et juridiques, est déterminé entre autres par «l'infrastructure socio-économique», aussi bien au Maghreb qu'aux Antilles. Cette idée de l'influence entre les deux types de structure renoue

avec le duo centre dominant et périphérie dominée, qui ne peuvent pas être géographiquement interchangeables, mais qui influent l'un sur l'autre. Ainsi, dans l'économie générale du récit des trois écrivains, le lecteur a affaire à une œuvre-document intégrant l'inhérent et l'extrinsèque à soi. Maingueneau confirme à ce propos qu'il est

[...] essentiel d'admettre que la littérature pour exister vraiment, doit révéler à la fois la conscience humaine, l'expérience individuelle et le long et pénible enfantement de l'expression. Il y a toujours, d'un côté la subjectivité et de l'autre côté des formes qui ne pourront jamais atteindre l'objectivité parce que leur richesse est telle que le sens reste ouvert, débordé par sa densité. (1993 : 116)

Dans la Caraïbe, « l'infrastructure » portait essentiellement, du temps de l'écriture du *quatrième siècle*, sur « la Plantation » (Glissant, 1997b : 116) des cannes à sucre, alors qu'au Maghreb, c'était l'agriculture, l'artisanat et l'immigration vers l'Hexagone pour travailler.

Pour rendre compte de la relation entre production littéraire et société, le sociologue Durkheim souligne que l'histoire des idées enregistrées au moyen de l'écriture littéraire est une production intellectuelle destinée à se transformer constamment au rythme de la production « infra-structurale », celle de l'industrie, du commerce et du travail agricole auxquels vient s'adjoindre actuellement les services connectés aux nouvelles technologies. Le développement de ces activités économiques ne signifie pas que le paramètre espace-temps est vécu comme « sécurisant » (Glissant, 1981 : 87) et à l'abri de toute modification, si infime soit-elle. Car il dépend en partie des « tensions inter-ou intra-groupes » (*ibid.*) et des changements internes et externes au sein des ethnies ou des communautés. Khatibi rejoint l'idée de Glissant avec ce qu'il appelle « le dedans et le dehors » du texte, renvoyant encore une fois à la double dimension narrative et sociale de l'œuvre littéraire. Le lien entre « le dedans » textuel et « le dehors » social est sous-tendu par l'ordre infra-structurel et superstructurel dans la mesure où le texte en est le produit. Dans cette perspective comparative de ces deux espaces, Moura analyse « la dialectique dedans/dehors » (1992 : 42) ainsi que le rapport « autonomie/dépendance » (*ibid.*) entre le centre et les périphéries pour montrer les rapports et les enjeux littéraires qui les associent.

La synergie entre « le dedans et le dehors » dans les œuvres de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi

Le sens se construit à la fois à partir du « dedans et [du] dehors » (Khatibi, 1983 : 47) tout comme le contact civilisationnel qui valorise l'échange et l'interaction afin de tirer profit de la différence culturelle. « La culture-refuge » à laquelle aspirent Glissant, Khatibi et Chamoiseau dans leurs œuvres est l'ensemble des dispositifs de représentations symboliques pourvoyeurs de significations. Elle intègre un arsenal d'autoreprésentation qui implique, entre autres, ce qui ne leur appartient pas foncièrement, c'est-à-dire ce qui leur est « étranger », pour reprendre un terme récurrent dans *Amour bilingue*. Cette culture résultant des entrelacs a un aspect « symboligène » (Deleuze, 1968 : 3) produisant des œuvres à caractère hybride et nouveau, laissant entendre une voix à double foyer et une tessiture linguistique nouvelle chez les écrivains transfrontaliers.

Dans *Amour bilingue*, l'opposition entre « le dedans et le dehors », l'intérieur et l'extérieur est d'ordre humain et spatiotemporel, « un transport dehors le temps » (Khatibi, 1974 : 179) et d'ajouter : « Cette présence impérative du dedans qui l'attirait et l'excluait à la fois » (1983 : 22). La psychanalyse a donné à ces deux ordres une valeur anthropologique dont la fonction structurante est cruciale dans l'organisation du rapport avec l'Autre. Car ce qui est étranger est considéré comme hostile et dangereux pour le « je » et le « nous ». Dans les écrits de Glissant, de Chamoiseau et de Khatibi, les rituels, les mythes et les coutumes constituent un ensemble de références pour soutenir l'ancrage identitaire qui, dans certains cas, semble être accablant pour Khatibi parce qu'il préconise l'étrangeté et rejette le typique aliénant : « L'Étranger, il faut que je m'attache à tout ce qui l'est sur cette terre » (1983 : 11).

Même si le sujet écrivain change d'optique en fonction de l'impact du « dehors », les structures de l'imaginaire collectif et de la langue restent les mêmes quoique certains de leurs constituants soient partiellement muables. Les trois auteurs se proposent donc de repenser leur propre culture et de réviser les contenus refoulés avec « les schèmes affectifs » (Durand, 1992 : 55) qui s'y rattachent. Toutes les assises culturelles portent traces et cicatrices des signes traumatiques de soi, de « l'épaisseur du monde » (Glissant, 1997b : 281) et des événements historiques qu'ont connu les Antilles et le Maghreb. Cela ne veut pas dire que le système

topique devrait se fermer au monde extérieur pour garder ses structures intactes et son espace intérieur « indemne » (Khatibi, 1983 : 81) afin qu'ils ne se désagrègent pas : « Le sujet tire à lui le dehors qui le fonde. Et qui le dissoudra », affirme Khatibi (1983 : 22). Maintenir le noyau structuré de sa topique sans se dissoudre dans les flux culturels provenant de « l'ailleurs » (Glissant, 1997a : 55) peut se réaliser grâce à ce que le sociologue français Edgar Morin appelle « un dynamisme stabilisé » (1990 : 31), ayant une autonomie dans et par l'ouverture. Dans le droit fil de ces idées, le psychanalyste Winnicott pense qu'en chaque personne se fait et se défait les liens de ce qu'il appelle « l'extension de l'aire transitionnelle culturelle » (Anzieu, 1995 : 6), une aire de médiation et d'éclosion d'un espace labile, de transition psychique entre soi-même et autrui, le monde réel et la subjectivité de tout un chacun. Une telle médiation n'aurait offert d'intérêt si ce n'était sa relation à la mouvance des structures de l'imaginaire communautaire propices aux transformations sociales. Ces structures dépendent donc d'une alimentation extérieure qu'explique Morin à partir de l'observation de l'organisation énergétique des « systèmes vivants », qui s'applique également aux milieux humain et culturel, donc à « notre éco-système social *hic et nunc* » (1990 : 62) :

Un système clos, (...) est en état d'équilibre, c'est-à-dire que les échanges en matière/énergie avec l'extérieur sont nuls. Par contre, la constance, de la flamme d'une bougie, la constance du milieu intérieur d'une cellule ou d'un organisme ne sont nullement liées à un tel équilibre ; il y a, au contraire, déséquilibre dans le flux énergétique qui les alimente, et, sans ce flux, il y aurait dérèglement organisationnel entraînant rapidement le dépérissement. (1990 : 30)

Empiriquement, la définition de Morin montre que tout système, quelle que soit sa nature, est régulé par un dedans et un dehors. Le dedans, en ayant « une valeur [...] dogmatologique » (1990 : 33), circonscrit généralement les repères du vivre-ensemble et se révèle constamment réfractaire au changement. C'est pourquoi Khatibi introduit l'expression de « tremblement paradigmatique » (1983 : 21) qu'est une mise en question du déjà-vu pour réviser certaines notions qui peuvent se révéler désuètes ou même obsolètes, et ce, en faveur d'une meilleure évolution de soi et de la topique sociétale. Ces deux expressions font écho à ce que Morin nomme « le tournant paradigmatique » (1990 : 73), qui peut advenir à n'importe quel moment dans l'histoire d'une communauté donnée, qu'elle soit du centre ou des périphéries. Du point de vue méthodologique, tout tournant au fil de l'Histoire nécessite de nouveaux concepts paradigmatiques

d'ordre sociocritique pour construire des approches en vue de mieux comprendre et analyser les fissures et les oscillations induites à la suite d'un déséquilibre minant de l'intérieur la topique socioculturelle. Mais le maintien de cet équilibre à sens unique et introverti pourrait bien aboutir au repli, puis probablement au délitement. En ce sens, Morin est favorable dans ses écrits à l'idée de l'intersection intertopique des énergies internes et externes pour permettre au système topique de toute société de se maintenir en équilibre et d'esquiver une apparente stabilité précaire encourageant à tout moment l'écroulement: « [Un] état de stabilité et de continuité [...] ne peut que se dégrader s'il est livré à lui-même, c'est-à-dire s'il y a clôture » de la topique (1990, 30).

Il en va autrement du « dedans et [du] dehors » glissantien, qui prennent appui sur l'élaboration de l'idée du « carcan originel » (1997b: 118) et d'une « nouvelle ère » (1997a: 18). Le moi de l'auteur dans *La Lézarde* et *Le quatrième siècle* est étroitement lié à « une démarche consciente » (1997a: 55) suivant pas à pas la marche collective des habitants de la Lambrienne et celle des habitants de La Pointe des Sables et de La Touffaille dans ces deux romans. Glissant y parle de « psychologie » (1997b: 212) et de références communautaires qui ont perdu de leur valeur originare. Le traumatisme de la psyché, depuis la déportation des esclaves et « le vacarme et le délire des eaux » (1997b: 176), caractérise une mémoire fragilisée. Dans ce sens, le psychanalyste Didier Anzieu ne manque pas de noter que le fonctionnement « groupal » (1998: 158) dans un lieu donné se régénère par la constitution d'une nouvelle enveloppe psychique susceptible d'être intériorisée par chaque membre de ce groupe. L'expérience du legs reterritorialisé constitue une étape vers la réconciliation avec « une nouvelle étape du chemin » (1997b: 14), voire avec l'histoire.

A fortiori, dans une telle situation, la restitution des liens communautaires est contrariée par les difficultés de l'adaptation du dedans originare et du dehors d'« une race [qui] allait s'éteindre si elle ne construit pas des ponts culturels afin de bien ancrer “ses racines dans la terre du futur” » (1997b: 105). Les travaux psychoanthropologiques se sont intéressés aux rapports intrinsèques entre l'univers psychique et le cadre culturel externe dans lequel s'inscrit un tel comportement. « L'espace clos » (1997a: 76), ou du moins infranchissable, fait écho aussi aux esprits gagnés par l'impossible sortie de ce « long délire » (1997b: 108). Cette claustration

mentale débouche sur la crispation de soi et la dégénérescence. Dans les œuvres chamoisiennes et glissantiennes, les images archétypales de l'esclave et du marron sont la preuve de cette hantise psychocomportementale que double la symbolique spatiale villes/mornes. Les plantations dans les romans glissantiens sont perçues comme des mini-espaces clos que les personnages se trouvent contraints à fréquenter pour y travailler tandis que, dans les œuvres de Khatibi, la ville est le lieu des rencontres et des déambulations, révélant son aspiration à un autre espace de partage en dehors des confins du dedans. Cette jonction paradoxale, douloureuse entre le dedans et le dehors édifie selon Khatibi une expérience viatique joignant l'intime et l'extime : « [...] cette mobilité du dehors et du dedans dans le corps bilingue, une division, en simulacre, ne l'exclut pas, ni ne le fixait à un temps réglé sur l'horloge de ses inspirations » (1983 : 47).

Conclusion

En définitive, il est à signaler que l'espace interculturel qui lie les pays francophones est structuré par maints lieux communs qui façonnent l'imaginaire des écrivains, leur inspirant ainsi des réflexions portant sur les diverses interférences qui peuvent avoir une influence sur le legs colonial dans les Caraïbes et au Maghreb. Les différents rapports entre l'endogène et l'exogène participent de cette dynamique littéraire que l'étiquetage terminologique répertorie en deux taxinomies : littérature française, celle du centre, et littérature francophone, celle des périphéries. Leur dénominateur commun est la langue française, relais que résume l'expression « *transatlantic solidarities* », les solidarités transatlantiques en littérature, objet d'étude actuellement dans les *postcolonial french studies*.

Les écrivains de la postcolonialité réclament dans leurs écrits une « mise-en-relation » (Chamoiseau, 1997 : 328) et discréditent la « mise-sous-relation » (1997 : 328) pour s'affranchir des traces douloureuses du passé et aller de l'avant, car ils croient en l'efficacité de la littérature et à son attrait prospectif, trans-scriptural. La répartition taxinomique des littératures francophones s'est opérée, entre autres, en fonction du découpage géographique incluant les Antilles francophones, l'Afrique du Nord (dite aussi le Maghreb), les pays d'Afrique francophone, l'océan Indien et les régions francophones d'Amérique du Nord, alors que les corpus des littératures francophones de la Belgique et de la Suisse romande ont un statut littéraire différent parce que ces pays ne font pas partie des ensembles

postcoloniaux. Les littératures francophones pourraient être qualifiées de traversières tant elles sont traversées par plusieurs référents, d'où leur caractère transférentiel renforcé par la mise en contact des cultures à l'ère de la mondialisation. Pour nombre d'écrivains francophones, l'écriture se situe à la croisée de ce qui est communément appelé l'entre-deux littéraire, le *in-betweenness*, qui « signifie une écoute de moi et de l'entour, de l'en-dedans et du dehors, dans le clos et l'ouvert, une topographie fluide arpentée » (Chamoiseau, 1997 : 292) à laquelle s'ajoute un penchant vers « une multi-relation » (Glissant, 1981 : 249) alimentant l'imaginaire des auteurs qui cherchent à établir le lien entre l'ère et l'aire, la temporalité et la géographie, le premier terme du second duo étant changeant et amovible alors que le second est fixe. L'objectif d'une telle écriture est non pas de fixer littérairement ce qui est mouvant, mais de faire l'état des lieux de ce changement aussi bien au centre que dans les périphéries. Et ce, pour bâtir une transtopographie littéraire caractérisée de plus en plus par des récits protéiformes transcodés linguistiquement par l'emploi des di, tri et polyglossies propres à chaque pays. Cette transcréation est entretenue surtout par les écrivains de l'exoterritorialité dont la posture confirmée conforte cette entreprise de transcodage langagier et idéal, qui fait d'avantage l'objet de décorticage dans les études littéraires postcoloniales.

Bibliographie

- ANDINET, Jacques (1999). *Le temps du métissage*, Paris, Les Éditions ouvrières.
- ANGENOT, Marc (2013). *Les dehors de la littérature : du roman populaire à la science-fiction*, Paris, Honoré Champion.
- ANZIEU, Didier [(1985) 1995]. *Le Moi-Peau*, Paris, Dunod.
- CASANOVA, Pascale [(1999) 2008]. *La République mondiale des Lettres*, Paris, Seuil.
- CHAMOISEAU, Patrick (1997). *Écrire en pays dominé*, Paris, Gallimard.
- DELEUZE, Gilles (1968) *Différence et répétition*, Paris, Presses universitaires de France.
- DURAND, Gilbert (1992). *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.
- DURAND, Gilbert (1996). *Introduction à la mythodologie*, Paris, Albin Michel.

- DURKHEIM, Émile (1975). *Textes 3: fonctions sociales et institutions*, Paris, Éditions de Minuit.
- FREUND, Julien (1986). « Le polythéisme chez Max Weber / *Max Weber and Polytheism* », *Société moderne et religion: autour de Max Weber*, Paris, Archives de sciences sociales des religions, vol. 61, n° 1 (janvier-mars).
- GLISSANT, Édouard (1981). *Le discours antillais*, Paris, Seuil.
- GLISSANT, Édouard (1990). *Poétique de la Relation (Poétique III)*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, Édouard [(1958) 1997a]. *La Lézarde*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, Édouard [(1964) 1997b]. *Le quatrième siècle*, Paris, Gallimard.
- GLISSANT, Édouard (1997). *Traité du Tout-Monde (Poétique IV)*, Paris, Gallimard.
- GUÉRIN, Michel (2008). *L'espace plastique*, Bruxelles, Éditions La Part de l'Œil.
- KAËS, René, et Didier ANZIEU (dir.) (1998). *Différence culturelle et souffrances de l'identité*, Paris, Dunod.
- KHATIBI, Abdelkébir (1974). *La blessure du nom propre*, Paris, Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1983). *Amour bilingue*, Montpellier, Fata Morgana.
- KHATIBI, Abdelkébir (1983). *Maghreb pluriel*, Paris, Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1987). *Figures de l'étranger*, Paris, Denoël.
- KHATIBI, Abdelkébir (1993). *Penser le Maghreb*, Paris, Denoël.
- LÉONARD, Albert (1974). *La crise du concept de littérature en France au XX^e siècle*, Paris, Librairie José Corti.
- MAINGUENEAU, Dominique (1993). *Le contexte de l'œuvre littéraire: énonciation, écrivain, société*, Paris, Dunod.
- MAINGUENEAU, Dominique (2004). *Le discours littéraire: paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.
- MORIN, Edgar (1990). *Introduction à la pensée complexe*, Paris, ES Éditeur.
- MOURA, Jean-Marc (1992). *L'image du tiers-monde dans le roman français contemporain*, Paris, Presses universitaires de France.
- MOURA, Jean-Marc (1999). *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, Presses universitaires de France.